

Jean-Paul Desbiens (1927-)

Alias Le Frère Untel
Professeur de philosophie
(1988)

“Ombrageux royaume”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Jean-Paul Desbiens (alias Le Frère untel)

"Ombrageux royaume"

Un article publié dans la revue **Possibles**, vol. 12, no 2, printemps 1988, pp. 31-43.

[Autorisation formelle accordée, le 20 janvier 2005, par l'auteur de diffuser toutes ses publications.]



jpdesbiens@sympatico.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

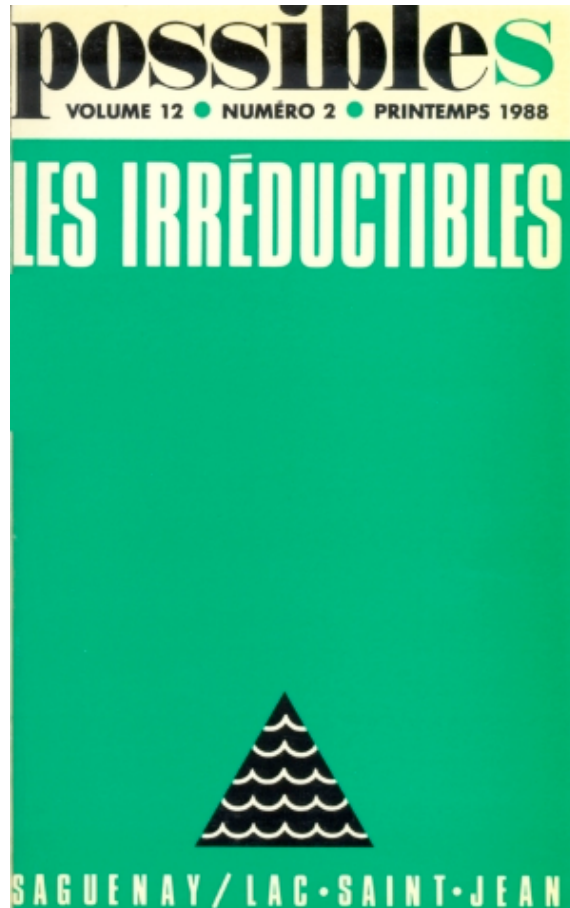
Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 10 décembre 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Jean-Paul Desbiens (1988)

“Ombrageux royaume”



Un article publié dans la revue **Possibles**,
vol. 12, no 2, printemps 1988, pp. 31-43.

Table des matières

[Introduction](#)

[La topographie](#)

[Le Lac](#)

[Psaume 151](#)

[La terre](#)

[Les trains](#)

[La culture](#)

Jean-Paul Desbiens (- 2006)

“Ombrageux royaume”

Un article publié dans la revue **Possibles**, vol. 12, no 2, printemps 1988, pp. 31-43.

Introduction

La langue est maternelle ;
la patrie, paternelle.

[Retour à la table des matières](#)

La souche indo-européenne du mot région exprime le mouvement en droite ligne. De cette souche sont issus, entre autres, les mots : *diriger, régler, régir, royaume, région*.

Deux idées se dégagent de cette ramure de sens : l'idée de *limites* et l'idée de *droit*. De là, on peut conclure que la région à l'état pur, la région par excellence serait, d'une part, un territoire naturel, c'est-à-dire délimité par la géographie et, d'autre part, un territoire politique, régi par un Droit propre.

À l'intérieur des États contemporains, il n'existe plus de régions qui coïncident avec cette définition. C'est seulement en un sens très large que l'on peut encore parler de régions.

Le Saguenay-Lac-Saint-Jean, cependant, réalise l'idée de région davantage que l'Estrie ou les Bois-Francs, par exemple (ou encore Trois-Rivières), en ceci d'abord que le Saguenay-Lac-Saint-Jean pos-

sède des frontières naturelles ; ensuite, parce qu'il conserve des traits culturels particuliers.

La première des deux affirmations précédentes relève de l'évidence : les Laurentides délimitent la séparation naturelle entre le Saguenay—Lac-Saint-Jean et le reste du Québec. Jusque vers 1950, cette barrière constituait en fait un obstacle considérable qui refermait la région sur elle-même. De juin à octobre, on pouvait certes « monter » à Québec par voie de terre, mais cela représentait une expédition, et il y fallait une raison sérieuse. Quelques centaines de voyageurs pouvaient l'entreprendre chaque année. Le reste de la population restait sur place, c'est le cas de le dire. Ceux qui « revenaient » de Québec ou de Montréal étaient fort courus, à leur retour. Je me souviens d'un vague cousin qui était allé à Montréal. Une chose l'avait frappé surtout : « Mon Dieu qu'il y a du monde, à Montréal ! » Pour ma part, l'écouyant parler, je n'arrivais pas à comprendre comment les autos pouvaient arrêter ensemble aux feux de circulation. On m'assurait pourtant que la chose se faisait.

La ville, pour moi, c'était Chicoutimi, Jonquière, Alma, Roberval, où je ne suis d'ailleurs jamais allé de toute mon enfance. Les Laurentides barraient l'accès vers le sud. Le nord demeurait ouvert, bien sûr, mais le nord est une frontière d'une autre sorte : la frontière de la culture au sens premier du terme. Passé Dolbeau, il n'est plus question de cultiver l'avoine ni, a fortiori, le blé. Au bout du compte, le Saguenay—Lac-Saint-Jean, c'est une couronne de terre cultivable d'une quarantaine de kilomètres de large autour du Lac, rattachée à deux bandes de terre au nord et au sud du Saguenay. Et voilà pour l'enfermement naturel.

Il faudrait même parler de deux régions : le Lac-Saint-Jean, rural et forestier ; le Saguenay, industriel et commercial. Les gens de la région, d'ailleurs, ont toujours tenu à marquer la différence. Ils l'ont toujours sentie. En vérité, la distance entre Dolbeau et Chicoutimi est plus grande que celle qui existe entre Saint-Georges-de-Beauce et Québec ou encore, entre Québec et Trois-Rivières. Au-delà de la distance, toutefois, c'est le mode de vie et l'environnement institutionnel qui différenciaient les deux régions. Tout cela, aujourd'hui, s'estompe. Le développement des moyens de transport télescope les distances. De

toute façon, les déplacements, temporaires ou permanents, se font davantage selon l'axe nord-sud que d'ouest en est.

* * *

La topographie

[Retour à la table des matières](#)

De toute mon enfance, je n'ai connu de mon pays que ce que peut en connaître un petit garçon qui ne possède que ses deux jambes pour voyager. Avec cet équipement on ne couvre guère qu'un territoire de quatre ou cinq milles de côté, à compter de la maison. L'aire des fruitages : framboises, noisettes, atocas. Les bleuets étaient trop loin.

Ma région, je l'ai donc arpentée à pied, comme peut faire un petit gars en cinq ou six ans de fruitages et de jeux, ou en « wagine » à cheval, avec mon père, fabulant et rêvant, souvent ému et souvent apeuré, me posant aussi d'insolubles questions. L'effet de perspective, par exemple, me trouvait toujours démuni : au sortir de Métabetchouan, en allant vers le rang du Trompe-Souris, le chemin est droit sur trois bons milles. Au bout, le chemin paraît rétréci. Je me demandais toujours comment on pourrait y passer en « wagine ». Ou encore, assis au fond du champ de foin à Néron, et contemplant le Lac, il me paraissait se dresser à la verticale. Je me demandais comment l'eau pouvait se tenir ainsi.

Le Lac

On n'a pas idée de la place que le Lac peut occuper dans l'imaginaire, dans la sensibilité, dans la construction d'un jeune être. De la place qu'il tient toujours. D'abord, il n'en finit plus de geler. De dégeler, surtout. Il prend vers l'Immaculée, de bord en bord. Au printemps, d'avril à la mi-mai, il ouvre lentement son oeil de cyclope. Tout l'été, il change de sentiment dix fois par jour. Il passe de la bonnasserie à la colère ; du gris au gros bleu ; du blanc au noir. Un matin de grand vent

avec un ami, nous étions allés au bout du quai pour faire laver l'auto sous les retombées des vagues. Le capot s'écrasait légèrement sous le poids de l'eau. Faut faire ça une fois dans sa vie. Un jour d'hiver que je marchais sur le Lac, je conçus le projet d'un poème. Je vous le sou-mets :

Psaume 151

[Retour à la table des matières](#)

« Le dieu de l'hiver,
c'est l'homme. »
(Alain)

Béni sois-tu, Seigneur,
Pour le Lac-Saint-Jean.
Je te remercie de me l'avoir donné
Gratis.
Il était avant moi.
Il sera après moi.
Je te remercie de me donner le pouvoir
De marcher dessus.

Je ne suis ni Toi
Ni Pierre
Pour marcher dessus
Durant l'été.
Mais durant l'hiver,
Je peux marcher dessus,
Sans mérite.

Je marche un mille, deux milles,
En ligne droite,
Et je n'ai pas quitté le bord.
Je vire de bord et je rentre,
Sans l'avoir entamé.

Béni sois-tu, Seigneur,
Pour le Lac bleu,
Le Lac gris,
Pour le Lac moutonneux,
Pour le Lac lisse
Comme de l'huile.
Pour son silence formidable,
C'est-à-dire épeurant.
Et pour sa colère formidable,
C'est-à-dire formidable.

Pour son bandeau de nuages
Les matins de fin-novembre
Avant qu'il ne ferme l'oeil
Pour six mois.

Pour sa fusion d'hiver
Avec l'horizon
Et pour son long dégel noir
D'avril et de mai.

Et pour la crevasse arquée
Entre Chambord et Métabetchouan
Qui dénonce si net
Le terrible jugement
De l'hiver implacable.

Pour la glace
Claire et noire
Sous les deux ponts
Le pont des chars
Je veux dire le train,
Et le pont du monde
Celui de la Voirie.

Et pour son bleu azur
Les jours de vent du Nord
Le cher bleu à laver
Qui se vendait en cubes

Du temps que ma mère
Lavait mon linge.

Béni sois-tu pour le soleil qu'il boit
Les soirs de juillet.,
Et pour la lune qu'il renvoie
Les soirs de janvier.

Pour être lui,
Pour être là,
Béni sois-tu.

Béni sois-tu
Pour la liberté dernière
De marcher. La première
Étant la même.
Et la troisième
Étant de voir.

Béni sois-tu !
Car enfin,
Qui pourrait mériter
Le Lac-Saint-Jean ?

La terre

[Retour à la table des matières](#)

Il faut maintenant dire un mot de la terre. De Saint-Bruno à Roberval, et surtout si vous traversez le Troisième Rang en passant par Lac-à-la-Croix, vous remarquerez que le paysage est féminin. Tout est coulées et mamelons, avec de larges étendues planes, comme une table de billard. Les géologues savent pourquoi et moi aussi, mais ce n'est pas le moment d'expliquer la chose.

Les maisons et les bâtiments sont propres comme du lait. Naguère encore, c'est là que vivait la seule aristocratie naturelle que nous ayons connue : des seigneurs comme Sixte Bouchard, et dont les fils ne sont

pas tous morts ou syndiqués. Laurent son petit-fils, a mon âge et tient une terre.

Et puisque le parle des hommes de mon pays, le dirai que le Lac-Saint-Jean, c'est d'abord le monde, ce monde-là. Il faut trouver moyen de les entendre parler ce qu'il reste de français sur cette planète. C'est possible : les gens sont fiers, mais ils sont recevants, comme on disait dans le temps : hospitaliers. C'est du monde qui aime le monde.

• • •

Les trains

[Retour à la table des matières](#)

Mis à part le Lac, c'est les trains qui ont structuré mon imaginaire. Pendant longtemps (en fait, jusqu'à la construction du boulevard Talbot), le chemin de fer fut la seule liaison régulière entre le Lac-Saint-Jean et le reste du pays.

Les trains ont occupé une grande place dans mon enfance. Non pas que j'aie beaucoup voyagé ; au contraire. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, tous mes « voyages », je les ai faits à pied. Mais les trains, eux, voyageaient. L'hiver, ils étaient le seul lien entre Métabetchouan et Chicoutimi ou Québec.

L'hiver, justement, une question revenait souvent : « Est-ce que la charrue est passée ? » On appelait : charrue, le chasse-neige que l'on plaçait devant une locomotive pour dégager la voie. Le terme était parlant : il fallait faire plus que chasser la neige sur les côtés ; il fallait défoncer des falaises de neige et, quelques fois, il fallait que des hommes creusent à la pelle de véritables tranchées.

Il y avait une vague inquiétude touchant la charrue. Si elle ne passait pas, nous étions coupés du monde pour deux jours, trois jours.

Le train de Québec arrivait vers cinq heures de l'après-midi et il y avait toujours du monde sur le quai. Les uns, parce qu'ils attendaient

ou reconduisaient un voyageur ; la plupart, simplement en curieux. J'y suis souvent allé, surtout l'hiver, fasciné et apeuré tout à la fois par cette grosse bête, luisante, hurlante et fumante. Une fois, on avait amené un petit gars couché sur une « sleigh », tout enveloppé de couvertures, et on l'avait placé dans le wagon de la malle pour l'amener à l'hôpital de Chicoutimi. Il avait glissé sous une sleigh chargée de billots et il était éreinté, comme on disait. Éreinté est un terme qui recouvrait pas mai d'accidents et de maladies.

L'été, les soirs de pluie, les rails étaient glissants et les trains de fret devaient souvent s'y prendre à plusieurs reprises pour monter la côte qui mène à Desbiens. Couché dans ma chambre, je « forçais » avec la locomotive. Il y avait d'abord le poush-poush régulier, puis qui ralentissait, suivi de petits coups saccadés qui indiquaient que les roues glissaient sur les rails. Il fallait que le train recule pour reprendre son erre. Plus tard, j'ai écouté avec nostalgie la musique de *Auf de Schwäbische Eisenbahnene* qui imite assez bien cette vaillance mécanique des trains du temps.

Durant la messe, surtout l'hiver, alors que la terre est gelée, je reconnaissais le passage des trains au tremblement des cierges et du maître-autel. Le village de Métabetchouan.. en effet, repose sur une soucoupe de glaise, et la proximité du Lac-Saint-Jean aidant, enregistre fortement les vibrations.

Mon premier long voyage en train, je l'ai fait à seize ans. Je retournais au Lac après deux ans d'absence et les années sont longues à cet âge. Je n'oublierai jamais l'émotion que j'eus quand le train déboucha, aux petites heures du matin - je n'avais d'ailleurs pas dormi de la nuit - sur les hauteurs de Chambord. C'est là que le Lac se livre. Tout se fasse comme s'il vous basculait dans la face à la façon d'un immense disque bleu balance par un géant aviné. « *Tamquam potens crapulatus a vino.* » (Ps. 78, 65)

La culture

[Retour à la table des matières](#)

Je suis conscient que le mot culture est ambitieux et confus tout ensemble. Sous cette rubrique, je veux seulement souligner quelques traits d'ordre culturel. Et d'abord, la langue. J'ai passé mon enfance dans un univers langagier très riche et très pur. Certes, je disais *braker* et *rubber* au lieu de *freiner* et *pneu*. J'arrête là les exemples de ce type. Pour l'essentiel, je me nourrissais dans l'amnios langagier tissé par ma mère, mon père, les adultes. Trois éléments composaient cet espace culturel : a) la pureté des sources, elles-mêmes protégées par l'isolement géographique et le mode de vie ; b) la créativité imagière ; c) le timbre même. J'ai déjà rapporté qu'après avoir lu (il y a peu) *Les mots de la tribu*, de Marcel Jouhandeau, je fus tout surpris de constater que ma mère connaissait quatre-vingt pour cent des mots ou expressions qu'il consigne dans ce livre, publié en 1927, et dont il déplorait la disparition de l'usage courant.

Quant à la créativité imagière, je n'en finirais plus de donner des exemples. On disait, parlant d'un enfant ou d'un homme, qu'il était « maigre comme un clou ». Quand je mentais (ai-je donc déjà menti ?), ma mère me disait : « Tu mens ! Tas les yeux comme une chatte qui pisse dans le son. »¹ Ou encore : « Il est hypocrite comme un chien qui vesse. » Cette remarque grossière ramassait un prodigieux savoir et des nommes et des chiens. C'est l'occasion de dire que j'ai été élevé dans un milieu où la langue était crue, grossière même. Mais jamais vulgaire. La vulgarité accompagne les décadences. La crudité est signe de santé. Quant à confondre vulgarité et grossièreté, c'est le signe même de la vulgarité. Le langage biblique, par exemple, est souvent grossier ; en tout cas, cru. Dans l'Ave Maria, on dit : « Le fruit des entrailles ». Aujourd'hui, on placote vingt formules différentes. De toute façon l'Ave est obsolète.

J'en arrive au timbre. Je dis : timbre de la voix. Je ne dis pas accent, qui est autre chose. Je dis timbre.

Si forte est l'influence multiforme du climat, des relations personnelles, de l'atavisme même, qu'il existe telle chose qu'un timbre de

¹ Son, ici, voulait dire : contenant d'avoine destinée aux chevaux.

voix propre aux habitants du Saguenay—Lac-Saint-Jean. Quatre fois sur cinq, entendant parler un inconnu, je peux déceler qu'il est du Saguenay—Lac-Saint-Jean. Le phénomène est surtout sensible chez les femmes. Qu'est-ce que le timbre ? Je ne saurais vous l'expliquer. Je suis sûr, toutefois, que cela est parfaitement montrable avec un instrument approprié. Un oscilloscope, peut-être. Si ça vous intéresse, vérifiez. Personnellement, je n'ai pas besoin de preuve à ce sujet. Je pourrais vous nommer des personnes pour les fins de vos vérifications ad hoc. Et des jeunes, s'il vous plaît.

Je signalerai encore un trait culturel des hommes de ma région : l'hospitalité.

Les habitants du Saguenay—Lac-Saint-Jean ne sont pas les propriétaires de l'hospitalité. Cette vertu est un trait humain général. L'hospitalité propre aux habitants du Saguenay—Lac-Saint-Jean s'explique (encore) par l'isolement. Quand on vit isolé, on aime « la visite ». Le Montréalais est tanné de voir, de frôler, de bousculer du monde. Au Saguenay—Lac-Saint-Jean, le monde est bon du monde, au sens où l'on dit d'un père de famille qu'il est bon des enfants (il aime les enfants). Ce caractère, du temps de mon enfance, en tout cas, était, de plus, nourri d'esprit chrétien. On sait en effet que l'hospitalité est une exigence fondamentale du christianisme. Saint Paul en faisait une condition pour être évêquable.² Enfin, la solidité même de leur être culturel immunisait les habitants du Saguenay—Lac-Saint-Jean contre la peur de l'étranger. Je pourrais développer ce point longuement mais ce n'est pas le lieu de le faire. Quand on a peur de l'autre, ça veut dire que l'on n'est pas sûr de soi.

Si j'avais davantage d'espace à ma disposition, je vous parlerais des chevaux. J'ai passé des centaines d'heures dans l'une ou l'autre des deux « boutiques de forge » du village. Je Vous dirai seulement que les forgerons étaient des hommes respectés et ingénieux. Je me souviens de la matinée où le forgeron avait ferré un étalon qui n'avait encore jamais été soumis à cette opération. La bête avait été sanglée dans le travail (on disait : le « rack à cheval »). Toute la boutique tremblait. Et la sueur coulait au bout du nez du forgeron. J'ai vu tra-

² 1 Tim 3, 2.

vailler aussi le premier tracteur agricole. Nous courrions derrière. Plus tard, à Chicoutimi, en 1958, je me trouvai devant un élève qui ne savait pas ce que c'était qu'une herse. So wait !

* * *

Concluons. Je n'ai pas l'impression d'avoir fait, dans ces quelques pages un exercice de nostalgie. Nostalgie veut dire mai et retour. Je n'ai point mal à mon retour, pour la raison que je ne suis jamais parti. J'ai poussé à même mes racines. Toutes : celles qui alambiquaient des sucres nourriciers ; celles qui distillaient des sucres amers ; celles qui analysaient des sels insolubles, sauf dans l'eau régale de la Foi.

Je ne pense pas non plus être chauvin. Nul ne mérite un coucher de soleil, ou la couleur de ses yeux. Il arrive cependant que je suis fier de mon nom. Hé oui ! Selon l'étymologie généalogique Desbiens veut dire : de corvée. Je me prends comme ça. « *Militia est vita hominis super terram.* »³ Je ne traduis pas. Débrouillez-vous. Je suis fier aussi d'avoir été projeté dans l'existence à partir de Métabetchouan. Ce terme montagnais veut dire : « Qui sort des bois en criant. »⁴ La rivière du même nom, en effet, sort des Laurentides après dix-sept kilomètres de rapides redoutables. Après quoi, elle s'abandonne dans le bassin du Lac, avant d'aller tourner les turbines d'Alma, puis celles d'Arvida ; avant de se soumettre aux marées du Saguenay, pour enfin se mêler au Fleuve, qui prend bouche avec l'Atlantique, qui...

L'eau du Jourdain a baigné le corps du Christ. Le cycle de l'eau, qui s'exerce de la Métabetchouan au Jourdain, depuis le partage originel du solide et du liquide (enregistré fort savamment dans la Genèse) fait que telle goutte d'eau de la Métabetchouan est entrée en composition, atome par atome, avec telle goutte d'eau qui a baigné et désaltéré le corps et le gosier de Jésus.

³ Job 7, 1.

⁴ Une autre version dit : en courant.